

mière. Il n'est pas de semaine que le pharmacien ne reçoive de ses nouvelles et de son argent, et si par hasard il s'écoule une journée sans qu'il se croie indisposé, il prend quelque préservatif pour les maux futurs. Il consulte tour à tour le dentiste pour sa mâchoire, le pédicure pour ses durillons, le chirurgien pour se faire saigner, le médecin pour savoir s'il peut se droguer sans inconvénient. Heureux encore les fous de son espèce quand ils tombent entre les mains d'Esculapes assez philosophes pour ne leur donner contre tous leurs maux imaginaires que des pilules de mie de pain, une infusion de tilleul, de l'eau sucrée ou d'autres remèdes héroïques du même genre.

Voilà pour les temps ordinaires ; mais le bruit d'une épidémie vient-il à se répandre ; c'est bien autre chose. M. Fatolet lit les gazettes, compte les morts et les malades, et redouble, six mois d'avance, son régime et ses précautions. Il fallait le voir lors de la première invasion du choléra asiatique. Des lunettes sur le nez, un journal en main, une carte sur la table, il suivait avec anxiété la marche du fleau et calculait avec épouvante le nombre de jours qu'il lui fallait pour nous atteindre, et je vous garantis que, si jamais maladie contagieuse vient nous faire son odieuse visite, il en mourra de peur avant qu'elle soit aux portes de la ville. Maintenant que le choléra ne fait plus sensation, Fatolet n'a pas cessé de le craindre. Chaque fois qu'il reverdit sur quelque partie du globe, notre poultrôn est le premier à le savoir pour s'en alarmer.

Peut-être avez-vous ri de M. Fatolet. La chose est bien permise, il est ridicule. Peut-être, aussi l'avez-vous plaint de tout votre cœur, et vous avez encore raison ; car, je vous l'assure, il n'est guère plus heureux que le forçat traînant sa chaîne et son boulet. Et cependant nous n'avons point achevé la triste peinture de ses infortunes. Jusqu'ici nous ne l'avons vu que malade, imaginaire, il le sera bientôt réellement. Le corps le plus robuste se lasse enfin, comme les personnes les plus patientes. A force de prendre des remèdes pour les maux qu'on n'a point, on finit par s'en donner qu'on n'aurait point eus. Tel est le sort qui attend notre infortuné. A trente cinq ans, vous le verrez cacochyme et hypochondriaque. Son corps sera usé, non par les excès, il n'en fit jamais ; non par les plaisirs, il n'en goûta point ; non par les fatigues, il se ménagea toujours ; mais usé, ruiné par les remèdes dont il l'aura surchargé. Dès lors plus de repos pour lui lorsqu'il sera à la fois tourmenté par les rêves de son imagination et dévoré par la maladie. Plus de repos, plus de joie pour son épouse qui gémera de ses maux et encore plus de ses exigences ; plus de joie pour ses enfans qu'il attristara sans cesse de son humeur et de ses plaintes. Mais je m'arrête, le tableau devient trop déchirant, et je retourne en arrière pour rechercher l'origine probable de tant de maux. M. Fatolet eut pour mère une femme pleine d'excellentes qualités ; mais qui, par une sottise indulgente, une triste faiblesse, a fait le malheur de son enfant. Le petit marmot était-il piqué d'une mouche, on le faisait mouir au lit, on le soignait comme s'il se fût agi d'une maladie grave. S'il avait un léger rhume ou un picotement à la gorge, on le croyait perdu, et le bambin, voyant toutes ces inquiétudes, toutes ces alarmes mal fondées, se figurait sans cesse être aux portes du trépas. On lui enseigna à ne point manger indistinctement de tout ; on l'habitua à mille petites précautions plus funestes qu'utiles. Pour préserver son corps de tout accident, on l'empêchait de se livrer aux exercices qui donnent de la souplesse et de la force. De là, chez lui, cette crainte de la maladie, ce soin exagéré de sa santé, qui, grandissant avec l'âge, a porté plus tard de si funestes fruits. Ah ! si les mères étaient aussi sages qu'aimantes, elles ne